

dro un peu de nourriture... Je déjeunerai donc en même temps que vous...

— Co que vous m'apprenez mo rend bien heureux... La marche de votre convalescence sera désormais très rapide... Tout en déjeunant vous m'apprendrez ce que je dois faire relativement à la chose importante qui vous préoccupe, et je retournerai à Paris...

— Depuis hier j'ai réfléchi beaucoup... fit madame Bertin.

— Et le résultat de vos réflexions ?...

— Est que je ne profiterai point de votre bon vouloir, mon cher Pascal, en ce moment du moins... Jusqu'à nouvel ordre j'agirai seule... Je n'en suis pas moins profondément touchée de l'assistance que vous m'avez si généreusement offerte, et ma gratitude vous est acquise... Je sera bientôt à Paris... Je dirai tout au notaire à qui la lettre de Robert Vallerand était adressée, et il ne refusera pas de m'apprendre ce que j'ai un si grand intérêt à connaître... Bref, j'espère en l'avenir...

— Tant mieux ! La confiance est l'avant-courreur du succès... Je souhaite que vous n'avez pas besoin de moi, mais souvenez-vous, chère Marguerite, que le jour où mon dévouement vous deviendrait utile, vous pourrez le mettre à l'épreuve...

— Je le ferai sans hésiter !... Je crois à votre affection, et je suis sûr que vous ne m'en voulez pas de mon refus d'hier...

— Comment vous voudrais-je ? Je comprends trop bien vos motifs et, dans la situation où vous êtes, j'agirais comme vous agissez.

Marguerite serra cordialement la main de son beau-frère. Pascal quitta Romilly par le train de quatre heures dix minutes, qui devait arriver à Maison-Rouge à cinq heures quarante-cinq. Il faisait nuit noire.

Léopold Lantier, que son cousin le constructeur ne connaissait que sous le nom de Valta, était retourné immédiatement à Maison-Rouge et avait repris possession de sa chambre à « l'Hôtel de la Gare. »

Ayant eu soin de se faire inscrire en qualité de voyageur de commerce, son séjour dans la petite ville n'étonnait personne.

Au moment où on lui remit la dépêche expédiée de Romilly, il était à table, en train de dîner. Cette dépêche laconique l'inquiéta comme la première.

Pascal Lantier l'avertissait qu'il s'arrêterait le lendemain à Maison-Rouge et lui parlait « d'affaire urgente ! »

Quelque chose d'imprévu et de très grave se produisait, il n'en doutait pas. La démarche de son cousin lui semblait prodigieusement imprudente, mais il ne pouvait l'empêcher.

À quelle heure arriverait Pascal ? La dépêche étant muette à ce sujet, Léopold se dit qu'il devait surveiller l'arrivée de son complice sans attirer l'attention. Il occupait à l'hôtel une chambre modeste dont l'unique fenêtre donnait sur la place de la Gare. Léopold fit de cette fenêtre son observatoire.

Aux heures des trains venant de Romilly ils inspectait la place et examinait avec attention les voyageurs sortant de la gare, prêt à descendre et à courir au devant de Pascal dès qu'il l'apercevrait.

Pendant toute la journée son attente fut vaine et, la nuit venue, de sa fenêtre il ne pouvait plus rien voir. En conséquence il se rendit à la gare pour l'arrivée du train de cinq heures quarante-cinq et il franchit le seuil de la salle d'attente juste au moment où ce train stoppait.

Quelques personnes descendirent. Dans le nombre se trouvait Pascal. Il reconnut Léopold et vint droit à lui.

— Votre démarche est bien compromettante... lui dit à voix basse le faux Valta.

— Ce que j'ai à vous apprendre ne comportait aucun retard... répliqua Lantier.

— Qu'est-ce donc ?

— Tout est perdu...

— Ah ! diable ! murmura Léopold avec un petit frisson.

Pascal continua :

— Oui, tout est perdu... à moins que nous ne trouvions un moyen...

— L'écrasement n'est donc pas définitif ? interrompit l'ex-réclusionnaire. Vous m'avez fait une peur ! Eh ! bien, ce moyen, nous le trouverons...

— Je l'espère, mais pour cela il faut nous entendre...

— Entendons-nous, mais soyons prudents et n'ayons pas l'air de nous être donné rendez-vous...

— C'est possible et facile... Comment êtes-vous inscrit à votre hôtel ?

— Voyageur de commerce...

— Je serai voyageur ainsi que vous, et nous serons censés nous connaître...

— Excellente idée ! fit le faux Valta. Rien de plus naturel et rien de moins suspect !

— Y a-t-il une chambre vacante à votre hôtel ? reprit Pascal.

— Il y en a plusieurs, entre autre une qui touche à la mienne...

— Je vais la retenir... Une fois installé et votre voisin, il nous sera facile de nous réunir...

— Eh bien, allez à l'hôtel, retenez la chambre et mettez-vous à dîner, car voici l'heure de la table d'hôte... Moi je vais faire un tour au café, j'irai vous rejoindre ensuite et nous aurons l'air de nous rencontrer par hasard...

— A merveille ! Quel est le numéro de votre chambre...

— 23... au second étage... c'est le 24 qui est libre...

— À quel étage logent les deux femmes ?

— Au premier...

— Elles ne descendent point à la table d'hôte ?...

— Voilà une question naïve, puisque la gouvernante est clouée sur son lit par sa foulure ! Elles mangent dans leur chambre. Cependant la jeune demoiselle sort quelquefois seule...

— Ah ! ah...

— Ainsi, aujourd'hui, elle est allée chez le pharmacien faire préparer un liniment pour sa compagne... Cela pourra servir...

Les deux hommes se séparèrent. Pascal se dirigea vers « l'Hôtel de la Gare, » et Léopold s'engagea dans une des rues sommairement éclairées de la petite ville. L'entrepreneur demanda une chambre ainsi que c'était convenu, se fit donner le numéro 24 et, après y avoir jeté un coup d'œil, se rendit à la table d'hôte où se trouvaient réunies une dizaine de personnes de personnes.

On venait d'achever le potage lorsque Léopold Lantier entra dans la salle à manger.

En le voyant, Pascal lui tendit la main et s'écria :

— Comment, mon cher, vous êtes ici ? Quelle heureuse chance de vous rencontrer ! Je vous croyais dans le Midi...

Et les deux voyageurs, que les autres convives prirent pour de vieux camarades, s'installèrent côte à côte.

Il nous paraît superflu d'ajouter qu'ils n'échangèrent pendant toute la durée du repas que des paroles insignifiantes.